

Condylactis gigantea

En sortant de chez Esther, Acilde, se gardant des taxis officiels et du métro où des caméras pourraient enregistrer son trajet, était montée dans un taxi privé. Ces tas de ferraille, modèles japonais du début du siècle, continuaient à rouler malgré les initiatives du gouvernement pour les retirer de la circulation. Leur prix modeste et leur discrétion les rendaient parfaits pour les sans-papiers et les fugitifs. Leurs chauffeurs connaissaient les ruelles de la ville haute et se détournaient de leur route habituelle pour y passer, à un tarif à peine plus élevé. Le quartier de Villa Mella, où elle demanda au chauffeur de la conduire, était le berceau du mouvement terroriste évangéliste, né lorsque le président Bona avait déclaré comme religion officielle les 21 Divisions, avec son mélange de divinités africaines et de saints catholiques. Les Serviteurs de l'Apocalypse, comme se faisaient appeler les ennemis de tout ce qui n'était pas biblique, aimaient poser des

bombes et tuer des gens presque aussi facilement que parler des langues inconnues. Acilde calcula que la police ne tarderait pas à la découvrir et que, si elle trouvait un refuge, si précaire soit-il, ce devait être dans les rangs de ceux qui considéraient Esther Escudero comme une adoratrice de démons qui méritait la mort.

Dans la communauté de Kemuel, une assemblée de croyants prenait la relève de la précédente pour louer le nom de Dieu à travers des haut-parleurs, encourageant les fidèles à favoriser sur l'île un Armageddon. Acilde paria qu'on l'avait déjà vue sur le Web, où sa photo apparaissait à côté de celle de Morla, parce qu'on les tenait pour responsables du crime, et elle aborda deux filles qui portaient des jupes longues et des tresses broussailleuses pour se faire conduire auprès d'un de leurs chefs. Dans le bureau de Melquesidec, un pasteur aux doigts épais comme des saucisses, il y avait une table, deux chaises pliantes et des coussins délavés maculés de taches sur une pile de journaux de l'époque où l'on en imprimait encore, qui servaient de divan. Au mur, à un clou, était accrochée une ceinture avec un couteau de randonnée. À côté, une affiche disait : « Et l'ange jeta sa faucille sur la terre. Et il vendangea la vigne de la terre, et jeta la vendange dans la grande cuve de la colère de Dieu. » Melquesidec lui ordonna de s'asseoir. *Les mensonges*, pensait Acilde, *c'est comme les haricots, il faut bien les assaisonner sinon personne ne les avale*. Elle inventa un rêve, un agneau sur un autel dont le sang formait les lettres du nom de la sorcière, Esther Escudero. Elle ajoutait des éléments qu'elle se rappelait de la petite école du dimanche à laquelle sa tante l'avait obligée à assister dans son enfance, et dont le pasteur qui faisait le catéchisme suintait le même ressentiment social que Melquesidec. Si sa tête était mise à prix, c'était entre autres pour ses exploits avec des filles de douze et treize ans. De ses yeux injectés de sang,

il fixait l'entrejambe d'Acilde avec une luxure mystique qui la mettait plus mal à l'aise que les regards de ses clients du Mirador. Il lui dit, en se grattant un mamelon à travers sa chemise avec l'ongle de son auriculaire : « Petite sœur, le Seigneur t'a ointe et je dois protéger son œuvre. » Il chargea le frère Sofonías, un garçon atteint d'un léger syndrome de Down, de faire en sorte qu'elle se sente chez elle. Avant qu'Acilde ne se lève, Melquesidec lui passa un doigt humide de salive dans le creux de l'oreille.

Sofonías était très grand, ses petits yeux lui donnaient un air faussement béat, et, comme presque tout dans cet endroit, il sentait les toilettes sales. La communauté occupait plusieurs patés de maisons improvisées en bois, en zinc, parfois en ciment, où l'eau et la lumière pénétraient de façon irrégulière, comme dans tous les quartiers périphériques, où même les collecteurs de migrants dédaignaient d'entrer. Il la conduisit par le bras jusqu'à un taudis d'une seule pièce au sol en terre battue, et il la poussa à l'intérieur. Il referma la porte composée de trois planches, et plaça un cadenas sur la serrure. Puis il traîna une chaise en plastique qu'il plaça devant la porte, et sur laquelle il se laissa tomber en soufflant. Acilde regarda autour d'elle sans retirer son sac à dos, dans lequel elle transportait l'anémone. C'était l'endroit idéal pour mater un chien ou une femme effrayée, mais Acilde testa la résistance d'une plaque de contreplaqué qui complétait le mur du fond : un seul coup de pied suffit à pratiquer un trou dans le bois pourri, à travers lequel elle put s'échapper sans trop de bruit, tandis que Sofonías chantait d'une voix nasillarde : « *A combatir marchad con fiel resolución... / en pos de Cristo, vuestro Capitán, / henchido el corazón de varonil ardor, / a derrotar a las huestes de Satán*¹⁵. »

15. « Marchez, lutez avec une volonté fidèle... / pour le Christ, votre Capitaine, / le cœur gonflé d'une virile ardeur, / afin de vaincre l'armée de Satan. »

Elle courut, franchit des canaux d'évacuation d'eaux noires, s'éloigna de la communauté des fanatiques jusqu'à déboucher sur une avenue où un groupe d'enfants vendait du crack à des voitures qui faisaient la queue, comme à un *drive*. Elle s'approcha du plus petit de tous et le convainquit avec de l'argent de la conduire chez lui. Il vivait là avec sa sœur, enceinte, qui, à leur arrivée, mangeait du riz au salami devant un ventilateur sur pied. «Je ne vais pas tailler de pipe, Joel, je suis en train de dîner», dit Samantha avant de donner un coup de fourchette dans l'assiette. Sans parler des billets qu'il tenait dans sa poche, Joel plongea l'autre main dans la nourriture pour lui voler un morceau de saucisse et dit : «Ce qu'elle veut, c'est dormir ici.» Acilde aperçut une tablette sur la table basse ; en sortant de chez Esther, elle avait désactivé ses données mobiles afin qu'on ne puisse pas la retrouver, mais elle devait maintenant contacter Eric, la seule personne capable de l'aider. Cette tablette était un ancien modèle qui fonctionnait avec les données indépendantes qu'on pouvait se procurer en banlieue. Samantha fit mine de la reprendre à Acilde qui expliqua, tout en tapant sur l'écran, que ça ne lui prendrait que quelques minutes. «Tu te crois dans un hôtel cinq étoiles, espèce de trou du cul?» lança la fille avant de disparaître avec son assiette de bananes derrière le rideau de dentelle qui séparait la cuisine du salon. Joel montra à Acilde la seule chambre du logement, où il y avait des lits gigognes. «Et ta sœur?» murmura Acilde, en train de taper. Mais Joel se servait déjà dans la cuisine ce qui était resté sur le feu.

Acilde envoya à Eric une photo de singe sur le *chat*. Eric lui répondit par une du *Titanic*. Acilde envoya alors une photo du *Titanic* au fond de la mer et celle d'un arc-en-ciel. Après encore une minute d'échange de photos, Acilde lui en envoya une de Pancho Villa, une de Matías Mella et une de Mama Tingó, ainsi qu'une carte postale d'un coucher

de soleil sur une plage, de l'époque où la mer était encore le miroir du ciel et n'avait pas cette couleur de chocolat pollué. Le singe restait l'appel à l'aide le plus connu. Même la police savait ce que cela signifiait. Le médecin comprit le message : Acilde était à Villa Mella, plus mal en point que le *Titanic*, elle avait la créature marine et la lui donnerait en échange du Rainbow Bright. Elle l'attendrait près de la station de métro Mama Tingó au crépuscule.

Eric avait eu la délicate attention de monter dans un taxi privé, une Honda Civic 2007, qui, malgré ses vingt ans, conservait sa peinture gris cendré d'origine. Le Cubain en descendit et tira une valise du coffre. Le trouvant émacié, tremblant, Acilde s'empressa de l'aider à porter le bagage. Elle lui raconta ce qui s'était passé tandis qu'ils marchaient sur le bas-côté rempli de déchets plastiques jusqu'à la maison de Joel. Sur place, Eric sortit deux cents dollars, les donna à Samantha et lui ordonna : «Partez pendant quelques jours, il vaut mieux pour vous que vous ne soyez pas là lorsque la police arrivera.»

«Je ne l'ai pas tuée, dit Acilde dès qu'ils furent seuls.

– Ça n'a plus d'importance, maintenant, je vais t'aider à pratiquer l'injection. Tu ne peux pas te la faire toi-même.»

Acilde fut surprise de sa réaction, peut-être la maladie avait-elle fini par lui détraquer l'esprit. De la valise qu'il avait apportée, il sortit cinq sérums, de la gaze et une pince, plusieurs bouchons et un bâton de cascarille dont Esther se servait pour dessiner des lignes blanches sur les portes et dans les coins.

Eric envoya Acilde s'administrer un lavement, prendre un bain, se raser la vulve et la tête. Elle exécuta tout cela comme un petit robot, en se disant : *Ce mec est un docteur, il sait ce qu'il fait*. Il lui ordonna de se coucher nue sur le lit, au-dessus duquel il avait monté une sorte de tente blanche pour garder l'espace stérile autour de son corps ; aux quatre pieds il avait placé une assiette de riz

cru. «Tu deviens très folklorique», dit Acilde en regardant avec anxiété Eric tirer de la poche de sa veste une enveloppe métallique dont le contenu était scellé à vide. Le Cubain l'ouvrit avec les dents : «Ce sont des offrandes pour que tout se passe bien», expliqua-t-il en lui faisant voir la petite ampoule longue de cinq centimètres qui contenait un liquide blanc et visqueux. «Ça a coûté les yeux de la tête, il vaudrait mieux que ça marche», dit-il en riant tristement pendant qu'il remplissait une seringue qui dansait dans sa main. Puis il montra les lanières de latex à Acilde, qui soudain se redressa. «Je suis simplement les instructions», dit-il. Et il gloussa comme une poule pour agacer la patiente, qui, défiée, se recoucha et se laissa attacher avec les sangles. «Essaye de t'échapper», demanda le docteur. Elle fit une tentative sans parvenir à bouger.

Avant de commencer, Eric jeta un coup d'œil au récipient où reposait l'anémone de mer. Elle était en piteux état, tout comme lui ; il fallait agir vite. Dès que le Rainbow Bright se mêla au sang d'Acilde, elle se mit à convulser. *Je l'ai tuée*, pensa Eric, *on m'a vendu de la mort aux rats*. Mais la fille se stabilisa et il commença à surveiller régulièrement ses constantes vitales. Deux heures plus tard, elle se plaignait de chaleur, criant qu'elle était en train de brûler vive. Lorsque ses secousses commencèrent à faire grincer le lit, Eric lui injecta un sédatif. À minuit, ses petits seins se remplirent de bulles fumantes, les glandes mammaires se consumaient, laissant un tissu rugueux qui ressemblait à du chewing-gum autour des mamelons qu'Eric enlevait avec une pince stérile pour éviter toute infection. Dessous surgissait la nouvelle peau d'une poitrine masculine, les cellules se réorganisaient comme des abeilles ouvrières autour de sa mâchoire, ses pectoraux, son cou, ses avant-bras et son dos, remplissant ses anciennes courbes lisses de nouveaux volumes anguleux. L'aube se levait lorsque le corps, confronté à la destruction totale de l'appareil

reproducteur féminin, se convulsa de nouveau. Prise de contractions qui faisaient monter et descendre son bas-ventre, Acilde expulsa par le vagin ce qui avait été son utérus. Les lèvres de sa vulve se scellèrent dans une effervescence cellulaire qui donna bientôt forme à un scrotum qui recevrait des testicules, alors que son clitoris se développait, faisant saigner la peau étirée, qu'Eric enlevait comme il l'avait fait avec celle des seins, nettoyant chaque zone, suivant les instructions des fabricants du produit. À midi, Acilde Figueroa était désormais un homme complet. Eric protégea ce corps de rêve, dont la chair était encore à vif, à l'aide de plusieurs couches d'antiseptique et de gaze.

Le médecin s'assit sur une chaise en plastique vert à côté du lit, luttant contre le sommeil et pressentant sa mort prochaine. Il trouva amusant que le décor où elle allait le surprendre et le dernier patient à qui il offrait ses services illustrent si bien l'idéologie de l'École latino-américaine de médecine de Cuba, où il avait obtenu son diplôme. «Science et conscience» était la devise d'une institution fondée dans le but de créer une armée de blouses blanches, de médecins au service des plus nécessiteux, dont les missions dans le tiers-monde avaient servi de prétexte aux Castro pour excuser ce qui avait mal tourné dans la Révolution.

Au coucher du soleil, les Serviteurs de l'Apocalypse vociféraient dans leurs haut-parleurs des versets que l'air apportait jusque dans la chambre : « Il avait dans sa main droite sept étoiles, et de sa bouche sortait une épée pointue à deux tranchants. » Eric voyait avec étonnement la puissante drogue accélérer maintenant le processus de guérison. La métamorphose arrivait à son terme. Chaque centimètre modifié était recouvert de l'épiderme qui protégerait à jamais le chef-d'œuvre. Contrairement à la santé de son patient, la sienne déclinait rapidement. Ses poumons affaiblis, remplis de liquide, commençaient à le faire trop souffrir. Il avait commis une erreur, mais

au moins, il était sur le point d'achever l'œuvre pour laquelle il était venu au monde.

Eric avait neuf ans quand un après-midi, alors qu'il jouait aux billes dans la galerie de sa maison, ses yeux se révélsèrent devant sa mère comme dans une crise d'épilepsie et il s'enfuit en courant.

On le retrouva en périphérie de la ville, dans une cérémonie chamanique en l'honneur de Yémaya à laquelle il s'était présenté seul, dans un état extatique et parlant yoruba. La même année, il fut initié en tant que *babalocha* par Omidina, qui était également le parrain d'Esther Escudero. Lors de la prophétie d'initiation, il lui fut révélé qu'il trouverait le fils légitime d'Olokun, celui des sept perfections, le Seigneur des profondeurs; et c'est pourquoi son parrain le baptisa Omioloyu, « les yeux de Yémaya », sûr qu'un jour, ce gamin futé saurait trouver dans la chair du monde celui qui sait ce qu'il y a au fond de la mer.

L'oracle avait révélé à Esther Escudero, Omicunlé, que sa maison recevrait l' élu et qu'à cause de celui-ci, elle rencontrerait la mort. Assumant sereinement cette calamité future, elle plaça toute sa confiance en Eric pour exécuter ce plan et le prépara à initier Omo Olokun¹⁶ quand elle ne serait plus là. Eric aimait la vieille femme comme une mère et, croyant pouvoir éviter le dénouement fatal de la prophétie, il improvisa une issue. S'il était couronné Omo Olokun, il pourrait se débarrasser d'Acilde, la soi-disant élue, mais ses expériences avec l'anémone dans le dos d'Esther finirent par le rendre malade et irriter la sorcière.

Les haut-parleurs de ses voisins évangélistes émettaient des sons de plus en plus stridents. Le nouvel Acilde, encore abasourdi, avait demandé à Eric ce qu'il faisait, tandis qu'il griffonnait par intermittence des symboles sur le sol et les murs. Possédé par une ferveur profonde, le médecin sortit l'anémone du récipient. Acilde, toujours attachée au

16. Le « fils d'Olokun ».

lit, demandait un miroir. Eric n'avait pas le temps de tout lui expliquer, il se pencha au chevet du lit et plaça les tentacules de l'animal face au sommet du crâne rasé de son patient. La tête d'Acilde présentait une couronne de grains de beauté, des points noirs dessinant un cercle qu'Eric avait distingués lorsque cette fille qui finalement venait d'acquérir la forme masculine qu'elle désirait tant, s'était agenouillée pour le sucer une nuit au Mirador.

Le prêtre commença à prier d'une voix forte et nasillarde : « *Iba Olokun fé mi lo'ré. Iba Olokun omo ré wa sé fun oyio*¹⁷. » En même temps, il joignit les extrémités urticantes des tentacules de l'anémone aux points situés sur la tête d'Acilde, qui gémit et jura faiblement, incapable de bouger. Tandis que la créature marine adhérait comme du velcro au crâne du jeune homme, son odeur recouvrit soudain celle des ordures du quartier, transportant Eric dans la baie de Matanzas, aux lumières argentées du soleil sur les mouvements de l'eau, à une forte odeur d'iode et d'algues qui le remplit de la vigueur nécessaire pour achever la prière. « *Olokun nuni osi oki élu réyé toray. Olokun ni'ka lé. Moyugba, Aché*¹⁸. » Il lâcha l'animal et s'agenouilla près de la tête d'Acilde en disant : « Olokun, me voici, moi, ton fils Eric Vitier, Omioloyu, *Omo Yémaya, Okana Di*, ton *awofaka*, je t'offre le *moforibalé* et te demande ta bénédiction¹⁹. » Il s'approcha un peu plus près de l'oreille de l'homme qui venait de naître et, dans son dernier souffle, lui révéla : « Esther savait tout ce qui allait se passer. Pour moi, c'en est fait, nous t'avons donné le corps que tu voulais et toi, maintenant, tu nous as donné le corps dont nous avons besoin. »

17. « Prions l'Esprit de l'Océan qui n'a pas de fond. Prions l'impénétrable Olokun. »

18. « Olokun, toi le bras et le soutien de notre mère, je te salue Olokun ainsi que tous les dieux présents. Je te salue, Aché. »

19. « Olokun, me voici, moi, ton fils Eric Vitier, Omioloyu, le fils de Yémaya, déesse de l'Océan, ton homme, je me prosterne devant toi et te demande ta bénédiction. »

2

⚡ Sang de vache ⚡

Quand on le remonta à la maison, il avait l'air d'un poisson porc-épic, la tuméfaction allergique causée par le contact avec l'anémone était telle qu'on ne discernait plus ni ses yeux, ni ses dents. Heureusement, Linda, qui possédait un auto-injecteur d'adrénaline, lui fit une piqûre. Elle savait que l'anémone *Condylactis gigantea*, abondante à Playa Bo, n'avait pas assez de venin pour être fatale à l'être humain, sauf en cas d'allergie grave. Il demanda à Elizabeth de prendre son appareil photo numérique pour immortaliser cette curieuse monstruosité avant que son visage ne soit, quelques heures plus tard, revenu à la normale.

Durant toute une semaine, il eut de la fièvre, sua à grosses gouttes, eut du mal à dormir. Il ne tenait pas sur ses jambes, tant il avait de vertiges. Malagueta avait apporté un matelas d'appoint pour dormir à son chevet et veiller sur lui ; il le divertissait en lui racontant son enfance dans le quartier de Los Charamicos.

Malagueta était le seul des artistes du projet né à Sosua. Adolescent, il avait été admis à l'école de baseball du pays, où les Dodgers de Los Angeles formaient et entraînaient de futurs talents pour les deux grandes ligues américaines. «Juste au moment où un club allait m'acheter, je me suis bousillé le genou», expliqua-t-il. La nuit, il partageait les insomnies d'Argenis, se remémorant à voix haute les vitesses de lancer de ses anciens coéquipiers, les clubs dans lesquels ils étaient partis jouer et les statistiques de ceux qui avaient réussi à devenir des stars du baseball professionnel. Avec ses jambes et ses bras immenses, il avait tout d'un frappeur, malgré un ventre qu'il avait soigneusement modelé à force de bière Presidente et de nuggets de poulet. Il avait par ailleurs une curieuse façon de mettre le mot «pédé» à toutes les sauces, que ce soit pour parler des gens ou s'adresser à son interlocuteur : «Allez, pédé, prends ta soupe... Dors, pédé... Hé! pédé, t'as le vertige?» Argenis avait beau juger cette familiarité excessive, le négro s'occupait si bien de lui qu'il aurait eu mauvaise grâce à faire preuve d'hostilité.

La façon dont cette masse humaine était devenue un artiste conceptuel demeurait un mystère qui n'était pas sans lien avec sa passion pour les dessins animés japonais qui passaient à la télévision dominicaine. Malagueta était un fan de *Dragon Ball Z*. Enfant, il avait rempli une soixantaine de carnets d'hommes musclés aux veines saillantes et à la crinière jaune dont les pointes flottaient dans un ciel orange ou bleu d'acier. Lorsqu'il se blessa, son père, qui avait travaillé au restaurant de Giorgio, lui rappela son talent pour le dessin et l'amena à l'Italien afin de prendre conseil et voir si son garçon avait du talent. Giorgio capta son intérêt en lui montrant quelques photos d'Ana Mendieta. Sur l'une d'elles, on voyait l'artiste cubaine nue et couverte de plumes ; sur une autre, son corps, à même la terre, n'était plus qu'une silhouette

en feu. Entre ces poses étranges et les héros animés qui avaient obsédé sa jeunesse, il y avait quelque chose. Comme sur un terrain de baseball, le corps s'exposait en protagoniste à la vue de tous comme une boule de feu, avec une fureur élémentaire et magique. Il avait récemment participé au premier Festival de performance de Puerto Plata avec une pièce intitulée *Home*, dans laquelle, nu dans une cage de frappe, sans batte ni gant, il recevait sur le ventre et la poitrine les balles que lançait la bouche mécanique à cent à l'heure.

Au cours de la journée, Malagueta travaillait sur son prochain projet : il participait aux réunions quotidiennes avec Iván, faisait des essais, cherchait sur Internet à en savoir davantage sur la scène du *performance art* ; l'après-midi, il parlait en tête à tête avec Iván, notant sur son carnet jusqu'aux moindres soupirs du critique d'art. De son lit, Argenis observait comme une femme jalouse leurs entretiens qui se tenaient sur un banc de pierre près des studios d'artistes. Pour déjeuner, Nenuco, le jardinier, lui apportait de petites soupes de courge et de tubercules que lui cuisinait Ananí, la femme qui travaillait à la maison, et qui, quelques heures plus tard, lui préparait encore une infusion de tilleul pour favoriser son rétablissement. Un matin, Giorgio vint prendre de ses nouvelles et lui laissa un tas de matériel qu'il avait rapporté de la capitale. Billy, ne voulant pas entrer dans la pièce, resta dehors à aboyer, altérant encore le peu d'affection que lui vouait Argenis. En voyant l'énorme rouleau de toile contre le mur, il se sentit mieux et dit à Malagueta qu'il pouvait retourner dans sa chambre.

Cet après-midi-là, enfin remis de ses vertiges, Argenis dort, il rêve. Il est en train de se noyer. Il agite les mains dans le vide sans arriver à bouger ; sa poitrine lui fait mal à force d'essayer d'aspirer de l'air avec sa bouche, au lieu d'eau salée. À l'arrière-plan, l'horizon vert et gris,

une ligne infinie de palmiers et de rochers. Des hommes blancs, barbus, aux vêtements sales, s'approchent de lui sur un canot et le sortent de l'eau pour le ramener sur le rivage. Ils portent de vieux couteaux, d'anciens pistolets à la ceinture et des sandales en cuir tressé. Il y a un homme à la peau sombre, aux cheveux raides, très noirs qui, bien que vêtu comme les autres, ressemble à un Taïno. Le seul à porter des bottes est celui qui a l'air le plus inquiet. Il a les cheveux bruns, bouclés, une longue barbe noire. Argenis se retrouve ensuite dans un *bohío* où on le jette sur un lit de camp en peau de vache. Le Taïno entre et lui parle dans une langue étrange, tandis que le barbu botté lui frotte la plante des pieds, comme pour activer sa circulation. De l'extérieur lui parvient une odeur de graillon. Il salive, réveillé par le fumet qui lui a ouvert l'appétit.

Après avoir dormi quatorze heures d'affilée, Argenis se sentait en pleine forme.

À table, la conversation portait sur les sujets habituels, l'art, la politique et l'environnement. Ce matin-là, James Kelly, le professeur de l'université de Californie à Los Angeles avec lequel Linda montait le projet écologique de Playa Bo, était venu partager leur petit déjeuner ; il parlait de la hausse de la température de l'eau et de l'avènement d'une crise de blanchiment mortelle des coraux des Caraïbes. Argenis avait une faim de loup, il plantait les dents dans la tortilla espagnole et le pain à l'ail en captant des bribes d'information. La tête encore pleine de ses conversations avec Malagueta, il revoyait, en les confondant, la noyade de son rêve et le moment où il avait été pris au piège sous l'eau par le trou de roche. Iván attira son attention lorsqu'il annonça que, dans les semaines à venir, ils travailleraient sur Goya et finiraient par un exercice à partir de l'œuvre du maître aragonais. L'épreuve consistait à problématiser la notion de contemporanéité dans l'art et à analyser la manière dont Goya, deux siècles

plus tôt, en articulant ses observations philosophiques et formelles, avait inauguré l'art moderne en rompant avec les attentes de ses commanditaires.

Nul n'aurait pu faire taire Iván. Il avait l'art et la manière de clore les sujets les plus disparates et les plus éloignés de l'histoire de son île sur une anecdote à propos de Cuba, de Fernando Ortiz ou de Fidel. Cependant, Argenis était dans la lune. Cela lui arrivait constamment quand il était au lycée ; en classe, dans sa tête, il donnait libre cours à ses fantasmes, généralement érotiques, sur les filles de sa classe, tandis que sa prof, son pupitre et ses camarades s'effaçaient devant la réalité hormonale de son film intérieur. Mais à présent c'était différent ; il n'avait pas de pensée suivie, il ne s'inventait pas des choses, il n'avait aucun contrôle sur ce qu'il percevait avec la clarté d'un souvenir : il se revoyait dans le *bohío* de son rêve.

À quelques mètres de la porte, des hommes travaillent. Le barbu botté qui supervise l'opération donne des ordres. En voyant Argenis, il s'approche et lui parle. Argenis entend la voix qui lui dit : «Tu vas déjà mieux.» Il s'attend que les convives l'aient aussi entendue, mais tout le monde continuait de bavarder, sauf Giorgio qui s'était levé de table pour s'allonger sur le canapé de la terrasse et lire le magazine *Rumbo*. Le type aux bottes se présente : «Moi, c'est Roque, eux, ce sont mes hommes.» Argenis s'avance vers eux, voit ce qu'ils sont en train de faire : ils arrachent le poil des peaux de vache en les grattant au couteau, agenouillés sur une terre orangée.

C'étaient ces mêmes hommes qui l'avaient sorti de l'eau. «Tu te souviens de ton nom?» demande Roque. Argenis n'ose pas parler ; il fait un effort surhumain pour se concentrer sur ce qu'Elizabeth dit en ce moment à table : elle crie que si Goya était moderne, Vélasquez l'était aussi.

Pendant qu'Ananí revient avec la cafetière italienne, Roque, le barbu, explique à Argenis qu'il doit être le seul

survivant d'un naufrage. «Tu as dû te cogner la tête, c'est pour ça que tu ne te souviens de rien.» Elizabeth sort un CD de Morcheeba, l'introduit dans le lecteur de la chaîne hifi de la terrasse, tandis que Roque lui montre les modestes installations dans lesquelles ils tannent le cuir des vaches qu'ils chassent à l'intérieur des terres. Malagueta se nettoie les dents avec un bâtonnet en bois, quand Argenis sent l'odeur d'urine, de fumée et de cuir provenant de cet autre lieu. *C'est quoi, ce bordel?* se demande-t-il. Contrairement aux rêves qui présentent d'étranges transitions, des trous dans le temps et dans les événements, l'histoire qui se déroule dans sa tête semble cohérente et linéaire.

Ils se levèrent de table pour se rendre à leur séance quotidienne sous la houlette d'Iván de La Barra. Argenis resta assis, fermant les yeux pour mieux pénétrer dans sa vision, et il tendit la main droite pour toucher Roque et vérifier la réalité tactile du barbu et de son univers. Il toucha le bras chaud et humide de l'homme qui lui souriait, quand soudain il rouvrit les yeux. Il était de nouveau à table, sur la terrasse de Giorgio, qui avait levé le nez au-dessus de son magazine en le voyant faire ce geste étrange du bras, les yeux clos. Honteux, Argenis répéta le mouvement comme s'il se plaignait d'une douleur, craignant que Giorgio ne le prenne pour un fou. «Tant de jours au lit m'ont esquiné l'articulation de l'épaule», tenta-t-il d'expliquer avant de courir rejoindre le groupe.

Quand on eut tiré les rideaux, la salle se trouva plongée dans le noir. Iván alluma le projecteur et la première vue des *Caprices* apparut sur le mur. «Dans cette série de gravures – outre la fusion des techniques –, Goya présente une satire subjective qui, n'étant pas liée à une seule lecture, déstabilise les paradigmes sociopolitiques de son époque à partir de personnages et de situations qui oscillent entre le pittoresque local et le mythologique

universel.» Un corps androgyne et tordu tenait le manche d'un balai volant au-dessus de sa tête et dissimulait derrière lui une figure aux formes féminines plus évidentes qui s'accrochait également à un manche et déployait des ailes de chauve-souris facilitant le vol magique. Sur la voix d'Iván en fond sonore, Argenis referma les yeux. Il sentit sur sa peau le soleil de cet autre matin qui se levait devant lui.

De retour dans le *bohío*, simple espace où sont alignés plusieurs lits de camp et des hamacs suspendus, Roque lui passe un pantalon taillé dans un tissu de fil brut ; alors seulement, il se rend compte qu'il est nu. « Si tu veux manger, tu dois travailler », dit-il. Après lui avoir remis un couteau de tanneur, il désigne le groupe qui racle les peaux. Quand Argenis s'approche, l'un des hommes dit en français : « Regardez ! Celui qui a survécu à la Côte de Fer », avant de le tirer par le pantalon pour faire bouffer le tissu, tout en lui montrant le mouvement qu'il doit effectuer avec le couteau sur sa peau.

Quand Iván ralluma la lumière et considéra la séance comme terminée, Argenis, attentif à la projection qui se poursuivait malgré lui dans sa tête, s'échinait sur la peau qui lui avait été assignée. À l'heure du déjeuner, Giorgio leur servit de savoureux filets de bœuf qu'il avait jetés sur le grill de la terrasse. Les hommes avec qui Argenis raclait les cuirs firent également une pause pour manger quand le Taïno les appela en frappant une sonnaille à l'aide d'une pierre.

Argenis tente de garder l'air calme, il se sert de l'eau d'un pichet rempli de glaçons, tandis que, dans sa tête, il renifle l'odeur de la viande que l'on fume dans le *bohío* sur des claies de bois vert. Il a déjà vu cela dans des livres d'histoire. Il porta à sa bouche le steak de Giorgio, qu'il trouva exquis, mais le goût de la viande salée et dure que son autre bouche mâchait en même temps lui

coupant l'appétit, il laissa la nourriture intacte dans ses deux assiettes. Ses camarades du Sosua Project comparaient les gouvernements du PRD et du PLD : Elizabeth, dont la famille avait toujours eu de l'argent, et pas celui que pillaient invariablement les agents publics, accusait les deux partis de s'accorder de grasses prébendes. «Tous des pirates, si vous me permettez la comparaison», dit-elle, tentant de provoquer Argenis, qui était fils de fonctionnaire. Le peintre ne s'en rendit même pas compte. Le mot «pirate» lui rappela seulement M. Duvergé, un professeur qui, en cinquième année de primaire, écrivait au tableau les causes et les conséquences des dévastations d'Osorio.

En 1605, le roi d'Espagne Philippe III avait ordonné à Antonio de Osorio, le gouverneur de l'île, de dépeupler la côte nord pour éviter que des contrebandiers anglais, français et hollandais fournissent à la population ce que l'Espagne ne pouvait leur donner. Après ces dévastations, plusieurs villages – parmi lesquels Puerto Plata, où se trouvait maintenant Sosua – étaient devenus, une fois abandonnés par les soldats et les civils, un refuge pour les Français, les Anglais, les naufragés et les esclaves marrons qui unissaient leurs forces pour survivre, chassant le bétail sauvage qui abondait afin de produire du cuir et de la viande fumée, qu'ils négociaient ensuite avec les contrebandiers qui continuaient de venir mouiller sur la côte. *Ce sont des flibustiers*, pensa Argenis dans la case de son esprit créée par l'intersection des deux réalités qu'il était en train de vivre. *J'ai la faculté de voir le passé*, se dit-il, *j'avais déjà entendu parler de ce phénomène, mais je n'aurais jamais imaginé que ce serait comme ça.*

Après déjeuner, ils étaient censés regarder le *Goya* de Carlos Saura. Iván s'excusa pour dire quelque chose à Giorgio, tandis qu'Elizabeth et Malagueta insistaient pour aller faire un tour en ville. Los Charamicos est le village du district de Sosua le plus misérable. Petit et sale, il vit

du tourisme, ou plutôt de la prostitution et ses multiples avatars. La promenade fut courte et ennuyeuse : on trouvait là un tas de petites échoppes en bois qui vendaient des peintures haïtiennes, des serviettes de bain et des souvenirs avec l'inscription *Sosua no problem*. Argenis marchait, hébété, reprenant le grattage du cuir, concentré sur les âpres visages de ces hommes qui travaillaient en cercle de ce côté de son esprit : le Taïno grisonnant aux mouvements lourds et brefs ; celui qui avait prononcé en français les mots « Côte de Fer », un blond aux épaules étriquées, au menton saillant et à la petite moustache d'adolescent ; le manchot à la chevelure et à la barbe de jais ; un Noir nommé Engombe ; enfin Roque. Tous des sacs d'os et de nerfs, à la peau marbrée par l'incessante brûlure du soleil.

Elizabeth filmait leur promenade dans ce quartier délabré sous prétexte d'en garder une trace, tandis que Malagueta saluait des gens qui le connaissaient. Argenis négligea un instant le raclage du cuir dans son monde parallèle, en proie à de soudains complexes. Que faisaient-ils dans ce quartier pauvre à jouer les seigneurs ? Putains de touristes culturels ! « Allez, allez ! » l'interrompit le boucanier blond, l'encourageant à reprendre sa tâche, mais Argenis, qui ne se sentait pas à sa place dans le Sosua de cette année 2001, n'arrivait pas à surmonter son trouble. *Et qu'est-ce qu'il se passe, si je ne fais pas ce qu'on me dit ?* se demanda-t-il. Comme s'il avait entendu sa question, Engombe lui assena un coup de poing dans l'oreille qui le libéra de toute gêne et de sa distraction. Il reprit son couteau et se remit à l'ouvrage, craignant un nouveau coup du Noir. *Je suis foutu ! Et maintenant comment on fait pour arrêter ce cauchemar ?* pensa-t-il. Sur le chemin du retour à Playa Bo, Argenis s'endormit dans la voiture d'Elizabeth pour finir de gratter son cuir, après quoi on lui donna un peu d'eau-de-vie qu'il engloutit, appuyé contre un gaïac,

en regardant l'indigène emmagasiner les viandes fumées, déjà froides, dans un baril. Sur la plaine des flibustiers, les couleurs du soleil couchant étaient les mêmes qu'à Playa Bo, car pour Argenis deux soleils plongèrent en même temps derrière l'horizon. Vivre ces deux réalités était un peu comme faire un puzzle sur une table tout en regardant les informations à la télévision ; celles-ci étaient son présent prévisible et inoffensif, le monde des flibustiers était le casse-tête sur lequel il devait se concentrer et d'où il levait de temps en temps les yeux sans lâcher la ou les pièces qu'il avait en main. Loin de rivaliser pour captiver son attention, ses deux soleils se superposaient comme deux négatifs. Quand ils disparurent, et avec eux ce film étrange, Argenis ressentit à parts égales un mélange de soulagement et de peur ; cependant, le souci et la curiosité de savoir ce qui venait de lui arriver durèrent ce que dure l'excitation suscitée par un rêve intéressant. Il traîna une chaise jusqu'à la falaise pour profiter seul du paysage enténébré. Sur la terrasse, Iván et Giorgio buvaient du vin, toutes lumières éteintes, en écoutant un enregistrement dans lequel John Cage parlait d'une cravate. Sur la terrasse, quelqu'un alluma une bougie dont la lueur attira le regard d'Argenis, qui vit se profiler de loin le visage soudainement éclairé de son riche mécène ; il parcourut les traits noirs de sa bouche et de sa mâchoire, tout en se concentrant sur la mathématique des couleurs à mélanger afin d'obtenir le ton brique que la flamme de la bougie conférait à sa peau. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas regardé un sujet comme il le faisait en ce moment en observant Giorgio, traduisant chaque détail de ce que ses yeux percevaient en étapes techniques nécessaires à la réalisation du portrait. Argenis était en train de peindre dans sa tête, il courut jusqu'à la terrasse et ordonna : « Ne bougez plus ! » En suivant l'allée sombre qui le menait à sa cabane, il se voyait déjà appliquer la couleur parfaite

qu'il venait de composer. Une fois sur place, il choisit les tubes de peinture dont il avait besoin, puis revint à la falaise avec un siège, le petit chevalet qui ne l'avait pas quitté depuis le lycée et une lampe à piles qui se fixait au bord du tableau. Il tourna le dos à la mer pour installer le matériel et regarda vers la terrasse. Une jungle côtière de palmiers, de raisiniers et d'amandiers dessinait un nuage de gris sombres autour de la maison, elle-même d'un noir profond qui ne s'interrompait qu'au centre, où le visage de Giorgio Menicucci, dont les traits perdaient leur précision et leur relation avec son corps dans la pénombre, n'était plus qu'un masque igné flottant dans l'air. Face à ce spectacle, Argenis décida de peindre un second portrait, celui du visage avec lequel il était revenu de la plage le jour de l'accident avec l'anémone, et qu'avait photographié Elizabeth. Le visage orangé, hautain et magnifique, semblait donner un ordre, que le monstre difforme, à en juger par l'inclinaison de la tête, s'appropriait à exécuter fidèlement.

Malheureusement pour Argenis, le lendemain son histoire de flibustiers recommençait. Dès qu'il ouvrit les yeux, l'étrange manivelle qui animait ces fantômes dans son esprit s'était actionnée et, comme la veille, tout s'enchaîna, au point de sembler réel. Il était resté dans son studio d'artiste, s'efforçant de se débarrasser d'eux, respirant profondément, faisant des pompes, prenant une douche froide. Il n'avait rien pu contre l'Indien qui lui passait un bol de lait et le Noir qui le conduisait à une vasque de pierre où le Français, qui le salua de nouveau comme « celui qui a survécu à la Côte de Fer », était en train de remuer dans un liquide sombre les cuirs pelés avec une sorte de pagaïe. Argenis en prit une autre et imita le mouvement du Français. Le Noir le regardait, poing fermé, mais Argenis s'acquittait assez bien de son travail. Tout en se concentrant sur cette activité répétitive, qui commençait à l'inquiéter sérieusement, il décida de quitter son studio.